



Des écrits de Frantz Fanon : un regard féministe

The writings of Frantz Fanon: a feminist perspective

Christiane CHAULET ACHOUR¹
Professeure émérite | France
christianeachour@yahoo.fr

Résumé : Christiane CHAULET ACHOUR, « Des écrits de Frantz Fanon : un regard féministe » L'objectif de cette contribution est de mettre mon regard féministe à l'épreuve de trois moments de l'œuvre de Frantz Fanon. : sa lecture du roman de Mayotte Capécia dans *Peau noire masques blancs* (1952) ; son analyse de la place des femmes dans la lutte de libération algérienne dans *L'An V de la révolution algérienne* (1959) ; et, plus globalement, la présence du corps dans son écriture comparable à celle que l'on trouve chez des écrivaines de la Caraïbe (choix des romans d'Evelyne Trouillot et de Gisèle Pinot). Ma conclusion répertorie douze écrivaines dont on peut apprécier le rapport à Fanon. Au cours des analyses, d'autres œuvres littéraires sont convoquées à l'appui de mes démonstrations.

Mots-clés : Fanon ; regard féministe ; femme et lutte de libération ; le corps dans l'écriture

Abstract: Christiane CHAULET ACHOUR, 'On the writings of Frantz Fanon: a feminist perspective' The aim of this paper is to apply my feminist perspective to three key aspects of Frantz Fanon's work: his interpretation of the Mayotte novel **Capécia** in **Black Skin, White Masks** (1952); his analysis of the role of women in the Algerian liberation struggle in *Year V of the Algerian Revolution* (1959); and, more broadly, the presence of the body in his writing, comparable to that found in the works of Caribbean women writers (selections from the novels of Evelyne Trouillot and Gisèle Pinot). My conclusion lists twelve women writers whose relationship to Fanon can be appreciated. Throughout the analyses, other literary works are cited to support my arguments.

Keywords : Fanon; feminist perspective; women and the liberation struggle; the body in writing



Universalité et transdisciplinarité : ces deux notions introduisent à la diversité des contributions de cet ensemble. Pour ma part, je les décline dans le positionnement de Fanon par rapport au féminin et, en conséquence, l'appréciation que l'on peut avancer d'un apport dans ce domaine que bien des féministes lui contestent. « Ce regard féministe », c'est évidemment le mien, nourri durant tout mon parcours intellectuel, citoyen et universitaire d'une étude des littératures des Suds et, en particulier, de celles des autrices et écrivaines qui ont forgé mon féminisme anticolonialiste et antiraciste, différent des courants féministes dominants en Occident dont j'ai toujours ressenti, lorsqu'ils s'intéressaient aux Suds, un parfum paternaliste de mission civilisatrice pour protéger et éduquer les femmes de ces territoires. À l'écoute des créations de ces espaces,

¹ Auteur correspondant : CHRISTIANE CHAULET ACHOUR | christianeachour@yahoo.fr

j'ai eu un souci constant de ce qui fait la vie des femmes et les luttes engagées pour les faire sortir de l'invisibilité et œuvrer aux conditions de leur indépendance. Les œuvres littéraires écrivent l'Histoire des sociétés et imposent une complexité rendue invisible dans les champs d'étude consacrés. Je me sens proche de l'approche de Françoise Vergès, par exemple, quand elle écrit : « J'ai été amenée à me dire féministe, d'une part en raison de l'émergence d'un féminisme de politique décolonial large, transnational, pluriel, d'autre part du fait de la captation des luttes de femmes par le féminisme civilisationnel ».

Analyser, transmettre les œuvres littéraires permet d'adhérer pleinement à ces mots du texte de Juin 2017, fruit d'un travail collectif cités à la fin de son essai : « Nous ne voulons pas construire une communauté utopique mais redonner toute leur force créatrice aux rêves d'indocilité et de résistance, de justice et de liberté, de bonheur et de bienveillance, d'amitié et d'émerveillement » (Vergès, 2019 :127). « Des écrits de Fanon » : dans son œuvre, j'ai sélectionné quelques écrits, ceux en rapport avec les femmes, le féminin et le féminisme car si Fanon n'est pas un penseur féministe - il est bien un homme de son temps - ses écrits ont abordé la question des femmes. Frantz Fanon, de la critique de Mayotte Capécia à l'analyse du positionnement des femmes algériennes pendant la lutte de libération nationale, de la peau noire dans son écriture d'Afro-descendant comme ses consœurs de la Caraïbe à son apport pour l'humanité dans son entièreté. Faut-il être « féministe » déclaré pour apporter sa contribution à la cause des femmes ? Certaines intellectuelles ou créatrices ont pu investir leur désir de libération et d'égalité en s'imprégnant de ses écrits.

D'un regard pallocentrique ?

Il est nécessaire de partir de ce qu'ont dénoncé certaines féministes : l'« exécution » de *Je suis Martiniquaise* de Mayotte Capécia (Mayotte Capécia 1948 : 202) par (Fanon 1971) alors que l'on sait aujourd'hui combien le texte est fabriqué. Si, pour s'écrire, ses auteurs ont enregistré les paroles de Lucette Céramus Combette et fait des emprunts à Lafcadio Hearn, il n'a pas été écrit par celle dont le nom figure en couverture. Fanon a lu le roman tel que publié et n'a pas eu connaissance de la fabrication de ce texte. Il faut bien constater que sans sa lecture impatiente et lucide, Mayotte Capécia n'aurait pas eu une telle notoriété !

Dans ce premier essai, Fanon se positionne : il veut convaincre de la nécessité d'expulser le sentiment d'infériorité qui aliène le noir. C'est en ce sens qu'il qualifie *Je suis Martiniquaise* de « mystification », d'« ouvrage au rabais, prônant un comportement malsain. » Citant une des phrases du roman : « J'acceptais aussi de ne pas être admise dans ce cercle, puisque j'étais une femme de couleur » (PNMB : p. 36), il souligne bien ce qu'il considère comme un comportement malsain : intérioriser l'infériorisation en l'acceptant. Ce qu'il rejette, c'est l'assujettissement : « Il semble en effet que pour elle le Blanc et le Noir représentent les deux pôles d'un monde, pôles en lutte perpétuelle : véritable conception manichéiste du monde ; le mot est jeté, il faut s'en souvenir - Blanc ou Noir - telle est la question. » (PNMB : 36). Mayotte Capécia s'enferme dans l'enveloppe de son corps pour accepter d'être infériorisée. Fanon sait et le dit que ce « processus de lactification » est très actif dans la société martiniquaise et il le met au compte des « phénomènes nauséux. » (PNMB : 38) Seule une réaction contre « une rage de se sentir petit » peut sortir le nègre d'une « insularité intolérable. » (PNMB : 38). L'avant-dernier

paragraphe du roman est explicite: « J'aurais voulu me marier, mais avec un blanc. Seulement une femme de couleur n'est jamais tout à fait respectable aux yeux d'un blanc. Même s'il l'aime, je le savais. » (Je suis Martiniquaise :202) Ce que défend Fanon, c'est la nécessité vitale de dépasser l'assignation à la race pour une entrée pleine et entière dans l'humanité. Le roman a tellement irrité ce jeune homme qu'il ne prend pas en compte les stratégies d'évitement de nombre de femmes pour contourner l'assignation à la race et à leur sexe qu'elles vivent au quotidien : il y a celles qui se révoltent et celles qui adhèrent à leur éviction et prennent des détours. On peut regretter qu'il n'ait pas pris à bras le corps la violence particulière exercée contre le corps des femmes mais on ne peut mettre de côté son plaidoyer d'une libération de tous les êtres humains.

Comme l'écrit Mireille Rosello : « Le métis ou la métisse est ce creuset idéologique où se concentrent tous les problèmes posés par la rencontre du Même et du Différent, du dominant et du dominé, de l'homme et de la femme. »² Comme je le soulignais précédemment, Mayotte Capécia est restée dans nos mémoires, à cause ou grâce à la lecture acerbe que Frantz Fanon fit de ses deux romans dans *Peau noire masques blancs* en 1953. Frantz Fanon n'échappe pas alors à ce qui pèse sur les parcours de formation des apprenants en littérature : l'omniprésence du regard masculin dans les lectures littéraires³. Dans sa présentation, Christiane P. Makward écrit : « A l'image d'une femme séduisante, mais "aliénée", soumise à la fois au mâle et au Blanc, cette étude fondée sur des documents jusqu'à présent tenus secrets, substitue celle d'une femme courageuse, soucieuse avant tout de dignité et d'indépendance. L'insignifiante Mayotte, née de l'ignorance et des préjugés fanoniens, cède la place, à une véritable héroïne, pendant de *Ti-Jean* créole, à la fois rusée, pragmatique et obstinée, dotée d'une ambition que seule la mort parvint à anéantir. » Elle passe donc du littéraire au vécu, mêlant les deux niveaux, justifiant une médiocrité d'écriture par un courage à vivre. Je me suis souvent demandé si celles et ceux qui défendent ce roman l'ont réellement lue ? C'est pourtant bien le cas de cette universitaire. Il faut aussi mettre cette édition dans un contexte, celui de l'après seconde Guerre mondiale : quelle idée se fait-on alors de ce que doit être une autrice de la périphérie coloniale avec la demande d'exotisme ? Quel est le statut de celui qui écrit ? Lise Gauvin a une remarque intéressante pour un corpus plus tardif : « L'une des hypothèses évoquée était que la circulation du livre en d'autres pays que le pays d'origine était aussi liée, en dehors des impératifs purement commerciaux, à des questions de représentation, c'est-à-dire aux images qui sont projetées de part et d'autre. A un certain horizon d'attente qui est créé face à une littérature. A la connaissance et à la reconnaissance, réciproques. Aux informations et références culturelles dont chaque lecteur dispose. Car il semble de moins en moins évident, aujourd'hui comme hier, que la communauté de langue soit suffisante pour créer à elle seule la "communauté des évidences" qui crée l'engouement d'un public pour un livre. » (Gauvin, 2007 : 7). Pour

² - *Littérature et identité créole aux Antilles*, op. cit., p. 16. Interrogation séparée de l'héritage des « Noirs » et des « Blancs » aux Antilles, héritage de l'esclavage, reprise inversée des manières d'être et de dominer du maître qui provoque des catastrophes historiques.

³ « C'est dans les textes littéraires que se construit la personnalité. On y apprend à symboliser son vécu, ses émois et ses passions, ses plaisirs, ses angoisses et ses désirs (...) Il est donc grave que la subjectivation et la socialisation des deux sexes se fassent dans une littérature monosexuée et, qui plus est, neutralisée par un discours critique monologique (...) les garçons comme les filles (...) sont privés de tout héritage symbolique au féminin. Tous et toutes font l'apprentissage de la différence sexuelle à travers la représentation du sujet masculin pluriel toujours en questionnement et en transformation, face à un "éternel féminin" dont les variations dépendent de l'histoire et des représentations des hommes », Marcelle Marini, *La place des femmes dans la production culturelle, l'exemple de la France*, Ch.10 du Tome 5 de l' *Histoire des femmes*, Plon, 1992, p. 291

apprécier l'irruption de Mayotte Capécia dans le champ littéraire, la petite guerre féministe me semble vaine sauf si elle donne le plaisir d'« enfoncer » Fanon et le figer à la date de ce premier essai ! Si je me réfère à l'article de C. Makward et Ilona Johnson dans *Elles écrivent des Antilles*, je retiendrai que Mayotte est une « femme d'origine modeste, par là même exceptionnelle dans son accès à l'écrit », qu'elle a accepté un pseudonyme brillant comme une fleur exotique et que, selon toute vraisemblance, qu'elle a été autrice d'un roman qu'elle ne pouvait écrire. Qu'elle ait eu une « pugnacité » de femme dans le contexte où elle vivait ne lui donne pas un statut d'écrivaine.

L'artiste Jenny Alpha, sa compatriote, manifesta de fortes réserves dans un numéro de *Présence africaine* paru à la fin de 1948 : « L'enfance de Mayotte Capécia est racontée avec adresse (...) Après ce brillant départ (...), je n'ai pu me défendre d'un sentiment de révolte en présence d'un tel chauvinisme de terroir (...). La transcription du créole - la suppression systématique du "r" - est également une source d'interrogation, de même que la relation de tableaux de la vie quotidienne créole jugée non ou peu "authentiques". » (Jenny Alpha, 2010)

Observation, implication et analyse : les Algériennes en guerre

Avant d'analyser ce chapitre de *Sociologie d'une révolution*, [l'An V de la révolution algérienne] (Frantz Fanon, 1972 :102), je souhaite rappeler ces citations fort connues de *Peau noire, masques blancs* : « je ne suis pas prisonnier de l'histoire, je ne dois pas y chercher le sens de ma destinée » et aussi : « c'est en dépassant la donnée historique, instrumentale, que j'introduis le cycle de ma liberté ». Une manière d'introduire le cycle de sa liberté sera de s'identifier à la résistance algérienne non dans un mouvement de nationalisme étroit mais dans celui de la reconnaissance des aspects les plus libérateurs d'une lutte anti-colonialiste du Tiers Monde, redonnant leur dimension pleinement humaine aux "damnés". Et justement parce qu'il est à la fois impliqué et distant, Fanon parvient à pointer les lieux essentiels où la société est touchée dans ses structures profondes et les passages par lesquels elle peut accéder à une modernité véritable ou à une régression.

L'observation et l'implication de et dans la société algérienne auxquelles Fanon s'exerce depuis sa nomination à l'Hôpital de Blida-Joinville le placent du côté de la tradition de lutte contre les méfaits du colonialisme qu'il partage ainsi avec nombre d'Algériens et nombre de colonisés. L'An V se nourrit de cette année 1956, essentielle pour l'Algérie car c'est l'année où le pouvoir français décide d'envoyer le contingent contre le maquis algérien, c'est celle de la démission du psychiatre, c'est celle de l'union contre le pouvoir colonial des différentes tendances qui n'avaient pas encore reconnu le FLN, c'est celle de la multiplication des appels de la direction de la lutte aux européens d'Algérie; c'est enfin l'engagement de toutes les composantes de la société algérienne dans la résistance, pour l'indépendance. En août 1956, le Congrès de la Soummam salue « avec émotion, avec admiration, l'exaltant courage des jeunes filles et des jeunes femmes, des épouses et des mères ». Rappelons que la cheville ouvrière de ce congrès est Abane Ramdane auquel Fanon se liera d'amitié' (An V: 75.) Les dernières lignes de l'essai, en italique, affirment en englobant, à notre sens, les femmes étant donné la place qu'elles ont dans le texte : « *La Révolution en profondeur, la vraie, parce que précisément elle change l'homme et renouvelle la société, est très avancée. Cet oxygène qui invente et dispose une nouvelle humanité, c'est cela aussi la Révolution algérienne* ».

Une autre *Sociologie de l'Algérie* sera éditée par P.Bourdieu qui s'appuie, elle aussi, sur cette période de guerre. Les appréciations des observations sont assez opposées. (Pierre Bourdieu, 1961 :17) Pour Bourdieu, la déstructuration poursuivie du monde rural algérien provoque le déracinement. Le monde traditionnel est bousculé et les innovations qui voient le jour sont « autant de transgressions des normes traditionnelles (...) (et) témoignent de l'affaiblissement des contrôles collectifs ». Fanon, quant à lui, l'interprète comme l'envers d'une restructuration.

Et, c'est dans le dynamisme de cette interprétation qu'il aborde la question du voile et celle de la femme. On s'est plu depuis à souligner la naïveté de Fanon dans cette analyse et dans ce chant à l'émancipation de l'Algérienne grâce aux actes posés pendant la lutte parce que les femmes n'avaient pas eu la place qui devait être la leur à l'indépendance. S'il faut analyser avec lucidité l'éventail des attitudes et des exclusions post-indépendantes, cela n'en infirme pas les analyses de Fanon sur la dialectique du voile.

Ces analyses sortaient cet élément vestimentaire, essentiel dans la perception de la femme algérienne, de son essentialité symbolique pour lui restituer sa dimension historique, donc sa capacité de modification. On rappellera très brièvement que Fanon montre le mécanisme de résistance que constitue le voile et il fait alors, à mon sens, une analyse intelligente mais plutôt masculine de la valeur symbolique que le voile revêt au sein du groupe. En effet, de nombreux témoignages de femmes ou des œuvres féminines ont montré la conscience de leur soumission et de leur infériorisation qu'avaient les femmes à travers ce port du voile, sans se sentir pour autant les suppôts du colonialisme comme on le leur opposait. Fanon montre d'abord l'étape essentielle à surmonter, la peur :

L'Algérienne, à chaque entrée dans la ville européenne, doit remporter une victoire sur elle-même, sur ses craintes infantiles. Elle doit reprendre l'image de l'occupant fichée quelque part dans son esprit et dans son corps, pour la remodeler, amorcer le travail capital d'érosion de cette image, la rendre inessentielle, lui enlever de sa vergogne, la désacraliser.

Les entamures au colonialisme, d'abord subjectives, sont le résultat d'une victoire du colonisé sur sa vieille peur et sur le désespoir ambiant distillé jour après jour par un colonialisme qui s'est installé dans une *perspective d'éternité*. (*L'An V*: 35)

Il montre ensuite comment, pendant la lutte, le voile est instrumentalisé, enlevé ou porté selon les circonstances, objet de reconnaissance féminine mais déguisement protecteur aussi pour le militant, l'objectif premier étant de faire échec à l'occupant. Et dans la dynamique de cette analyse qui n'a rien perdu de son actualité, il donne un aperçu des transformations des relations entre les deux sexes, entre parents et enfants et entre femmes et hommes. Fanon pointe la qualité du changement et non sa quantification. Son texte veut convaincre des nouvelles réalités et il affirme comme points de non retour ce qui a été des preuves tangibles d'une transformation profonde de la société algérienne dans une situation d'exception. S'il n'y a pas eu points de non retour, il n'y a pas eu non plus retour au point de départ, comme le prouvent les oppositions de la société algérienne à une régression dans le statut des femmes depuis 1962. Il ne s'adressait pas alors aux Algériens, du moins prioritairement. Cette affirmation que je viens d'énoncer, peut être tout de même remise en cause par une militante, Safia Bazi, à la Rencontre Internationale d'Alger de 1987. Voici le condensé de son intervention à propos de *L'An V* :

C'est un livre que j'ai lu alors que j'étais encore en détention, arrêtée comme maquisarde en wilaya IV. Cet ouvrage contient pour moi une analyse exacte de ce que j'ai personnellement vécu. 1- Une transformation radicale du comportement de la femme à l'épreuve de la Révolution et de sa contribution à celle-ci. 2 - Un affrontement non moins radical avec la structure traditionnelle de la famille. 3- Une prise de conscience très bien analysée par Fanon, au niveau des attitudes des combattants à l'égard des femmes engagées à leur côté et les différentes réactions des uns et des autres à ce problème. 4 - L'intérêt majeur éprouvé en prison à la lecture de ce livre qui constituait pour moi une découverte : un regard sans complaisance venu d'ailleurs sur notre société en 1959. Un regard à la fois critique et sympathique d'un colonisé des Antilles qui a décidé à la fois de combattre à nos côtés et d'expliquer dans ses écrits la nature exemplaire de ce combat pour lui et pour les autres peuples alors colonisés.⁴

Comment ne pas rappeler en écho ce qu'écrit Fanon dans *L'An V*, ce passage par exemple : « L'Algérienne engagée apprend à la fois d'instinct son rôle de "femme seule dans la rue" et sa mission révolutionnaire. La femme algérienne n'est pas un agent secret. C'est sans apprentissage, sans récits, sans histoire, qu'elle sort dans la rue, trois grenades dans son sac à main ou le rapport d'activité d'une zone dans le corsage (...) Ce n'est pas la mise à jour d'un personnage connu et mille fois fréquenté dans l'imagination et les récits. C'est une authentique naissance, à l'état pur, sans propédeutique. Il n'y a pas de personnage à imiter. Il y a au contraire une dramatisation intense, une absence de jour entre la femme et la révolutionnaire. La femme algérienne s'élève d'emblée au niveau de la tragédie. » (*Sociologie d'une révolution* : 32)

Les textes de Fanon ont mis le doigt sur l'émergence de ce que l'on pourrait nommer une nouvelle tradition qu'instaure la militante... Souvenons-nous : « C'est une authentique naissance, à l'état pur, sans propédeutique. Il n'y a pas de personnage à imiter »... Effectivement, par cette irruption fracassante dans la modernité, les Algériennes ont acquis une légitimité. Et c'est bien ce qu'elles continuent à revendiquer lorsqu'elles sont encore vivantes et ce que revendiquent celles qui se réclament d'elles, les femmes démocrates. Il faudrait revenir sur l'histoire des Associations féminines en Algérie avant et après 1962. On peut souligner, en tout cas, que les Moudjahidate (contrairement aux anciens Moudjahidine très respectueux du discours officiel) ont revendiqué, dès le début des années 80, des amendements au projet de code de la famille qui garantiraient aux femmes : la majorité au même âge que les hommes, le droit au travail sans condition, l'égalité devant le mariage et le divorce, le partage égal du patrimoine commun, la monogamie et une protection efficace de l'enfance abandonnée. Ces six points du collectif des Moudjahidate ont été repris ensuite par de nombreuses organisations féminines. Autre fait à noter : La Première Rencontre Nationale des Femmes à Alger, le 30 novembre et le 1^{er} décembre 1989, avec une plate-forme très explicite faisant référence aux militantes de la guerre comme légitimation de leurs revendications actuelles.

Une origine se construit autant qu'on en hérite. Faire le choix de ce nouvel héritage et refuser les aliénations et les soumissions de la tradition est une revendication essentielle du mouvement féminin en Algérie et surtout depuis qu'il s'exprime avec la remise en cause du Code de la famille dès le début des années 80. Les écrits de Fanon ne peuvent faire de concession à une Algérie mutilée de sa moitié vive. Il a lutté pour l'avènement d'une « Algérie démocratique et rénovée (...) Nous croyons qu'on ne peut pas s'élever, se libérer dans un secteur et s'enfoncer dans un autre (...) Les rapports nouveaux, ce n'est pas le

⁴ Notes personnelles prises lors de cette rencontre internationale à Alger en novembre 1987 à Riadhel Feth

remplacement d'une barbarie par une autre barbarie, d'un écrasement de l'homme par un autre écrasement de l'homme (...) Nous voulons une Algérie ouverte à tous, propice à tous les génies. » Lorsqu'il écrit les dernières lignes de cette introduction à *L'An V*, Fanon pense à la lutte générale certes mais il y inclut bien les femmes : ce qu'il affirme comme espoir et certitude les concerne donc aussi.

Echos littéraires

Kabylie 1930...

Théo Blancard est un auteur colonial, genre "canaille"! Il publie à l'occasion du centenaire de l'Algérie française, *A l'ombre des minarets*, un recueil de contes. Un de ces contes, "M'Lika", privilégie l'image sexuelle du colonisé (Théo Blancard, 1930 :190). Au centre du conte : la scène de séduction dont le narrateur est l'acteur principal ; le promeneur rêve d'approcher les femmes kabyles à la fontaine et son rêve devient réalité. Il réalise le rêve de tout colonisateur, sa « volonté de mettre cette femme à portée de soi, d'en faire un éventuel objet de possession. » (*L'An V*).

L'analyse postérieure de Fanon permet de comprendre ce que l'écriture affirme jusqu'au délire. Grâce à la fiction, Théo Blancard « dévoile » la femme, la donne à consommer au lecteur avide de percer le mystère : « avec la femme algérienne, il n'y a pas de conquête progressive, révélation réciproque, mais d'emblée le maximum de violence, possession, viol, quasi-meurtre. » Théo Blancard, lui, notait : « la réserve de cette enfant m'obsédait. Était-elle donc si sauvage ? Était-ce mépris pour le Franc ? » Et plus loin : « elle se sauva comme une biche blessée ». En écho, cette phrase de Fanon : « la femme-victime crie, se débat telle une biche »... Cette prise de possession s'accomplit avec la complicité des autres jeunes filles et presque sous leurs regards. Fanon écrit : « l'Européen ne rêve jamais d'une femme algérienne prise isolément (...) l'Européen rêve toujours d'un groupe de femmes, d'un champ de femmes, qui n'est pas sans évoquer le gynécée, le harem, thèmes exotiques implantés dans l'inconscient. » (*Sociologie d'une révolution* : 28). Notons que cette prise de possession ne se fait pas n'importe où mais « sous les bosquets épais, verdoyants et ombreux d'Ichérîdène » dont on a pris la précaution de nous rappeler la dimension historique : « le sanglant assaut de 1857 livré aux Kabyles d'Ichérîdène par les zouaves... » Théo Blancard célèbre à sa façon, en 1930, la colonisation ! La concordance entre l'Histoire, l'analyse fanonienne et le conte illustre le postulat freudien d'une homologie fonctionnelle entre le travail du rêve et la composition d'un texte. Il aurait été difficile de comprendre, sans « l'Algérie se dévoile », la caractéristique de rêve éveillé qu'a ce conte écrit sur le mode réaliste. La fontaine, lieu féminin par excellence, lieu préservé devient, dans la fiction, lieu de conquête et de soumission.

Constantine 1958...

En 2017, *Boulevard de l'abîme* de Nourredine Saadi⁵ est le dernier roman de ce romancier algérien, édité à Alger chez Barzakh, peu avant son décès. D'une grande complexité, il garde en son centre un secret, dont il est question très tôt sans qu'on nous le dévoile totalement avant le dernier tiers du texte et sous un double récit : celui de A. (la jeune femme qui s'est suicidée) qui n'a jamais pu entrer en résilience et a vécu sa vie entre

⁵Nourredine Sadi est né à Constantine en 1944 et décédé à Paris en 2017. *Boulevard de l'abîme* est son dernier roman.

remords et révolte ; et celui de l'inspecteur citant un article de presse corroborant les souvenirs destructeurs de A. On comprend que « ce jour de mai qui a brisé (la) vie » de cette fille de bachagha, manipulée par sa mère et abandonnée par son père aux prédateurs, ait fait de tels ravages et qu'il soit au cœur du ressassement morbide de ses enfance, adolescence et entrée dans la vie d'adulte. Tout cela est à lire et à découvrir. La voix de A. est celle qui s'éteint progressivement, quand le carnet noir a dévoilé les secrets qu'il pouvait livrer. Et pourtant, la voix italique, à l'insu de notre lecture souvent impatiente des débuts de roman, nous avait livré l'essentiel :

[...] pourquoi votre vie fut saccagée ce jour de mai 1958, alors que vous aviez à peine 17 ans, le corps enveloppé d'une simarre noire, ce qu'il ne découvrira que plus tard, après votre disparition, cette melaya, le voile noir des femmes de la ville qu'on vous a contrainte à porter et que vous n'aurez mise qu'une seule fois pour l'ôter devant une foule en délire, ce jour fatidique où votre vie bascula dans la tragédie politique, un instant qui transforme une existence en destin... C'était la guerre... ((*Sociologie d'une révolution* : 32.)

Cette tragédie politique faite des pans et débris de vie de personnages sans communication possible, au cœur d'un « spectacle de guerre » à Constantine en mai 1958 dit une part profonde du conflit. Alors revient au lecteur l'envie de relire le chapitre que Frantz Fanon consacré à « L'Algérie se dévoile » dans *L'An V* et aux fables de l'émancipation autour du geste de « se voiler/se dévoiler », avec des retombées intéressantes pour aujourd'hui :

Le colonialisme français réédite à l'occasion du 13 mai sa classique campagne d'occidentalisation de la femme algérienne. Des domestiques menacées de renvoi, de pauvres femmes arrachées de leurs foyers, des prostituées, sont conduites sur la place publique et *symboliquement* dévoilées aux cris de « Vive l'Algérie française ! » Devant cette nouvelle offensive réapparaissent les vieilles réactions. Spontanément et sans mot d'ordre, les femmes algériennes dévoilées depuis longtemps reprennent le *haïk*, affirmant ainsi qu'il n'est pas vrai que la femme se libère sur l'invitation de la France et du général de Gaulle. (*Sociologie d'une révolution* :46.)

Les Aurès-Tunis, 1954-1962...

La Grotte éclatée de Yamina Mechakra⁶ paraît 1979 à Alger. A l'origine de l'écriture, un événement traumatisant que la romancière transpose dans son récit : « la même scène de violence, de sang, de corps de combattants déchiquetés lors du bombardement de la grotte par l'aviation ennemie. » Ce n'est pas le premier roman féminin sur la guerre. On connaît ceux d'AssiaDjebar en particulier, *Les enfants du nouveau monde* dont plusieurs passages sont redevables à l'essai de Fanon. La narratrice a été affectée comme infirmière dans un secteur frontalier de l'est en pleine montagne. Nous progressons du séjour à la grotte à son éclatement sous les bombardements, de l'internement de l'héroïne dans un service psychiatrique à son séjour dans un camp de réfugiés en Tunisie et enfin à son retour en Algérie en juillet 1962.

⁶ Yamina Mechakra est née le 17 janvier 1949 à La Meskina dans les Aurès. Médecin psychiatre, elle a exercé à l'hôpital psychiatrique Frantz Fanon de Blida durant l'année 1978. Elle meurt à Alger, le 19 mai 2013.

Elle trouve, dans cet espace masculin de guerre et de fraternité, l'amour dans plusieurs dimensions, sa relation à l'autre étant une relation de communion. Avec Arris, Salah, Kouider, elle s'est construit une maison, une ascendance, une famille, qu'il lui faut réinventer après la mort ou l'amputation après l'explosion de la grotte. A l'écoute des paroles des anciennes, à l'écoute des paroles des autres femmes, elle se fait leur relais pour les consigner dans son récit, comme elle l'annonce, superbement, dès l'exergue :

[...] Langage pétri dans les tapis, livres ouverts portant l'empreinte multicolore des femmes de mon pays qui, dès l'aube, se mettent à écrire le feu de leurs entrailles pour couvrir l'enfant le soir quand le ciel volera le soleil ; dans les khalkhals d'argent, auréoles glacées aux fines chevilles, dont la musique rassure et reconforte celui qui dort près de l'âtre et déjà aime le pied de sa mère et la terre qu'elle foule.

Cette infirmière, seule dans sa grotte, entourée d'hommes, est l'image d'une féminité différente, celle-là même que célébrait Frantz Fanon dans *L'An V. Roman itinéraire*, le récit libère sa parole et celle des autres femmes. Le "je" fait place au "nous" et au projet de reconstruction du féminin : « Nous drainerons les écritures pour qu'à travers les roseaux siffle le bonheur ». L'accent de l'écrivaine est délibérément féminin ; c'est une rupture avec le point de vue masculin et non avec les personnages masculins. Celles et ceux en qui se reconnaît cette jeune infirmière sont celles et ceux qui ont rompu avec « les frontières » et les « lois insensées ».

« *Le Labyrinthe de l'épiderme* », écritures de la Caraïbe

N'oubliant jamais ce corps convoité, malmené, dominé par le maître, Fanon l'inscrit dans son plaidoyer contre la déshumanisation du nègre, comme un incontournable de son écriture. Nous montrerons dans la dernière partie de cet article qu'il partage ce positionnement avec des romancières contemporaines de la Caraïbe qui ont poursuivi dans la voie ouverte et qui montre que « l'héritage » peut se décliner en arme de lucidité⁷. Dans son introduction aux textes de lois, *Codes noirs. De l'esclavage aux abolitions*, Christiane Taubira énonce une évidence souvent mise en sourdine par des commentateurs soucieux d'« universaliser » l'esclavage et de faire de la traite et de l'esclavage transatlantiques, un phénomène parmi d'autres, en prolongement de l'esclavage antique, de l'esclavage dans le monde arabo-musulman, etc. ; sous le sous-titre, « Peau noire » elle précise : « Il demeure que le Code noir scelle le sort des esclaves noirs. Il n'y a aucune ambiguïté à ce sujet. »⁸ Elle accumule les citations pour bien montrer que c'est de la sujétion de la race noire par la race blanche dont il est question dans tous les textes, de

⁷ Mathieu Renault, « Le genre de la race : Fanon, lecteur de Beauvoir », *Actuel Marx* 2014/1 n°55, 36-48. Il inscrit dans la généalogie philosophique occidentale l'insertion du corps dans l'écriture fanonienne et, en particulier dans une lecture tue de Simone de Beauvoir. Sans doute mais c'est une autre approche que je privilégie. Beauvoir fut-elle lectrice de Fanon avant ou après leur rencontre à Rome en août 1961 ? « D'une intelligence aiguë, intensément vivant, doté d'un sombre humour, il expliquait, bouffonnait, interpellait, imitait racontait: il rendait présent tout ce qu'il évoquait. Nos conversations furent toujours d'un extrême intérêt, grâce à la richesse de son information, son pouvoir d'évocation, la rapidité et l'audace de sa pensée. Par amitié, et aussi pour l'avenir de l'Algérie et de l'Afrique, nous souhaitons que sa maladie lui accordât un long sursis. C'était quelqu'un d'exceptionnel. Quand je serrais sa main fiévreuse, je croyais toucher la passion qui le brûlait. Il communiquait ce feu; près de lui, la vie semblait une aventure tragique, souvent horrible, mais d'un prix infini. » (Simone de Beauvoir, *La Force des choses*, Gallimard, 1963, p. 620 et 624).

⁸ Il suffit de lire le Code noir : articles 7, 15, 16, 33, 34. Et surtout l'article 38 : « L'esclave fugitif qui aura été en fuite pendant un mois, à compter du jour que son maître l'aura dénoncé en justice, aura les oreilles coupées et sera marqué d'une fleur de lys sur une épaule ; s'il récidive un autre mois pareillement du jour de la dénonciation, il aura le jarret coupé, et il sera marqué d'une fleur de lys sur l'autre épaule ; et, la troisième fois, il sera puni de mort. » L'article 42 et enfin l'article 44 qui synthétise, à lui seul, la déshumanisation de l'esclave et son statut d'objet et non de personne humaine : « Déclarons les esclaves être meubles [...] ».

1685 à 1849. Ces violences multiples contre le corps de l'esclave ont marqué durablement les écritures de la Caraïbe, dont celle de Fanon et éclaire le titre de son premier essai, *Peau noire masques blancs*.

Dès son premier ouvrage qui ne se réduit pas au chapitre sur le roman de Mayotte Capécia, il inscrit la « peau », comme signe d'identification de celles et ceux dont il veut parler et qu'il définit dans l'exergue, empruntant à Aimé Césaire une citation du *Discours sur le colonialisme* : « Je parle de millions d'hommes à qui on a inculqué savamment [...] le tremblement, l'agenouillement ». Il inscrit aussi, la nécessité de sonder le rapport du Noir à son Histoire et à celle de l'humanité. Dès son introduction, le jeune Fanon - il a 26 ans quand il écrit ce livre, 27 quand il le publie - veut dépasser cette peau, non pour l'effacer mais pour réinstaller ceux qui la portent dans l'humanité.

Il le fait en scandant ses affirmations et ses espoirs avec des phrases où le corps tient la première place, ce corps dont la mémoire de l'esclavage a appris à l'être caribéen qu'il était le lieu de toutes les atteintes de sa dignité : « Nous voudrions chauffer la carcasse de l'homme et partir. [...] L'Homme libéré du tremplin que constitue la résistance d'autrui et creusant dans sa chair pour se trouver un sens. »(PNMB:7)

Fanon affirme que le complexe d'infériorité du Noir vient d'un processus économique doublé d'un processus psychologique qu'il nomme « épidermisation de (l')infériorité ». Son but est de parvenir à un dialogue pour faire tomber les barrières : « Je veux vraiment amener mon frère, Noir ou Blanc, à secouer le plus énergiquement la lamentable livrée édifiée par des siècles d'incompréhension. »(PNMB:10)

Ainsi tout au long de son essai qu'il avait d'abord conçu comme sa thèse de médecine, il multiplie les exemples et les analyses pour libérer le Noir de sa « peau » et le conduire à sa pleine humanité. Ce processus ne peut qu'entraîner, en même temps que la disparition du noir, celle du blanc qui n'a pas plus d'existence objective, qui est un produit de l'histoire, de l'exclusion et du racisme. On peut lire au début de son essai : « C'est le blanc qui crée le nègre. Mais c'est le nègre qui crée la négritude. »(PNMB:29)

S'appuyant sur Merleau-Ponty dans *Phénoménologie de la perception*, il affirme que le noir doit se libérer de son corps en le mettant à distance de lui-même, en en faisant son objet de réflexion et non son enfermement. La conclusion de l'essai est connue. Citons-en quelques énoncés :

Ma peau noire n'est pas dépositaire de valeurs spécifiques [...] Le Nègre n'est pas. Pas plus que le Blanc. Tous deux ont à s'écarter des voix inhumaines qui furent celles de leurs ancêtres respectifs afin que naisse une authentique communication [...] Pourquoi tout simplement ne pas essayer de toucher l'autre, de sentir l'autre, de me révéler l'autre ? [...] Mon ultime prière : Ô mon corps, fais de moi toujours un homme qui interroge ! »(PNMB, :188)

Dans un article de 1955, « Antillais et Africains » Fanon prévient : « cette histoire de nègre est une sale histoire. Une histoire à vous soulever l'estomac. » Car « souvent l'ennemi du nègre n'est pas le blanc, mais son congénère »⁹. Il analyse, à travers expérience vécue et

⁹- *Pour la révolution africaine*, (Maspero, 1961), rééd. Petite collection Maspero, 1975, notre édition de référence. Les articles rassemblés dans ce recueil posthume : *« Le Syndrome nord-africain », *Esprit*, février 1952. rééd. p. 9-21. - « Antillais et Africains », *Esprit*, février 1955. Rééd. p. 22-31 - « Lettre à un Français », inédit, p. 46-49. - « Aux Antilles, naissance d'une nation ? », *El Moudjahid*, n° 16, 15-01-1958. Rééd. p. 87-94.

observations, le fossé qui a été creusé entre Antillais et Africains, les premiers « quasi-métropolitains » et les seconds qui crouissent « dans le labyrinthe de (leur) épiderme. » Pour dépasser toute cette « sale » histoire, il faut brasser la culture du passé et du présent et le faire à grande échelle car la culture « ne se met pas entre lame et lamelle. » : « Le corps à corps de l'indigène avec sa culture est une opération trop solennelle, trop abrupte, pour tolérer une quelconque faille [...] la plongée dans le gouffre du passé est condition et source de liberté. » En janvier 1958 dans *El Moudjahid*, « Aux Antilles, naissance d'une nation ? », il montre la présence du passé des Antilles dans ses analyses : « Misère de tous les colonisés, terriblement aggravée par un racisme odieux, séquelle peut-être la plus cruelle de l'esclavage, qui opposa entre eux blancs, noirs et aussi mulâtres. Misère contre laquelle la lutte est spécialement difficile du fait des particularismes créés par quatre siècles de colonisation ». Écrit à Tunis au cœur du combat algérien qu'il a choisi, il n'en continue pas moins à combattre pour qu'il n'y ait plus sur la terre « de peuples asservis » comme il l'affirmait six ans auparavant dans *Peau noire masques blancs* (PNMB : 184). Sa conclusion est un poème de Jacques Roumain. L'aboutissement inachevé - Fanon dicte ce texte dans l'urgence de la mort -, en 1961 de ce corps à corps avec la race, l'histoire et l'humanité est bien dans *Les Damnés de la terre*. Et la force du verbe fanonien passe toujours par le corps : « Le colonisé découvre que sa vie, sa respiration, les battements de son cœur sont les mêmes que ceux du colon. Il découvre qu'une peau de colon ne vaut pas plus qu'une peau d'indigène. C'est dire que cette découverte introduit une secousse essentielle dans le monde [...] Si, en effet, ma vie a le même poids que celle du colon, son regard ne me foudroie plus, ne m'immobilise plus, sa voix ne me pétrifie plus [...] Pratiquement je l'emmerde. »¹⁰ Autre expression de l'écriture du corps : « Dans ses muscles, le colonisé est toujours en attente. »

La conclusion des *Damnés* qu'il faut bien considérer comme le testament de Fanon, est un appel à la transformation dans les termes les plus concrets. Le dernier énoncé : « Pour l'Europe, pour nous-mêmes et pour l'humanité, camarades, il faut faire peau neuve, développer une pensée neuve, tenter de mettre sur pied un homme neuf » (*Les Damnés de la terre* : 233. De la « peau noire » à la peau neuve, une histoire est assumée. Empruntant la voie de la fiction, des romancières tendent à leurs lecteurs héritiers de cette histoire du côté du Maître ou du côté de l'Esclave, du côté du Colon ou du côté du Colonisé, un miroir de lucidité et de dépassement. Notre choix s'est porté sur *Rosalie l'infâme*, roman de 2003 d'Evelyne Trouillot, née en 1954 en Haïti ; et, en contrepoint, sur *L'Espérance-macadam*, roman de 1995 de Gisèle Pineau, née en 1956 à Paris et guadeloupéenne.

Dans son roman de 2003, *Rosalie l'infâme*, Evelyne Trouillot parcourt l'histoire de Lisette, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, avant la libération d'Haïti, en nous installant dans le corps des esclaves. Il est d'ailleurs significatif que le début et la fin de la fiction soient une évocation de la course de Lisette. Au début, elle revient du supplice du nègre Paladin auquel elle a dû assister comme tous les esclaves : « la sueur s'accrochait aux peaux » (p.10). Lisette note qu'elle devient corps du corps du supplicié.

À la fin, sa course est celle d'une nouvelle esclave marronne, celle qu'elle choisit de devenir pour donner une chance de vivre libre à sa fille à naître. Entre ces deux courses, le

¹⁰ - *Les Damnés de la terre*, (Maspero, 1961, avec une préface de Jean-Paul Sartre), réédition Petite collection Maspero, 1974, notre édition de référence. Ici, p. 13 puis p. 19

roman est jalonné d'atteinte aux corps des esclaves. Avec les maîtres, il faut dissimuler : « mon corps joue la comédie de la docilité [...]. » (p. 11-15) Les traces que laissent les coups, peu visibles, sont profondément corporelles, et prennent « racine au creux de ma main et parfois il me semble que je traîne mes entrailles sous mes pieds et que nul ne peut les voir. » (p. 13) Dans les espaces de bonheur, les rencontres avec Vincent esclave marron sont évoquées avec cette attention extrême au corps : « Je laisse mes doigts refaire connaissance avec ses bras, lianes mystérieuses et puissantes, avec chaque marque, chaque étampe sur sa poitrine.

Sous les brûlures librement consenties, je reconnais les empreintes du marché inhumain qui a marqué bien plus que la peau. » (p. 17) Au retour de son rendez-vous, le lecteur traverse, avec elle, l'espace des « remisés », ceux qui sont trop vieux, trop malades, trop infirmes pour servir encore à quelque chose et qui survivent. Lisette entend l'histoire de l'ancien commandeur Michaud, « les balbutiements qui tressautent sous sa peau » (p. 24), « ce poids d'un bras qui tombe haché encore vivant, saignant et tressautant. » Michaud qui a frappé tant et tant de fois, n'a pu le faire contre Arcinte, une négresse marquée sur tout son corps car « elle ne pouvait pas respirer dans l'esclavage » (p. 26) : il s'est volontairement mutilé et depuis s'occupe des remisés et des marrons. Devant ces corps suppliciés, Lisette se souvient d'un des conseils de Grann Charlotte : « ton histoire doit veiller sous ta peau » (p. 28). Et lorsqu'elle lui a fait le récit de la traversée et des barracons, elle lui a expliqué « des grands morceaux de toi sont à jamais égarés, comme des lambeaux de peau que tu as retirés l'un après l'autre » (p. 35).

Le premier viol de Lisette par le fils du maître l'a jetée, tremblante de tous ses membres, dans les bras de Man Augustine qui la baigne longuement dans toutes sortes d'herbes et redonne vie à son corps : « Tu es une femme arada, tu le resteras, les doigts de l'homme blanc ne peuvent t'enlever la marque de ta race » (p. 40). Ce bain de feuilles est libérateur puisque quelque temps après, le fils du maître meurt mystérieusement. Le viol (p. 40) - que nous retrouverons décrit sans ambages pour le lecteur, avec force détails et précisions physiques, dans la grande lignée du roman majeur de Toni Morrison, *Beloved* -, reste gravé dans notre esprit et habite notre corps. Quand Lisette craint la capture de Vincent, on ne nous dit pas qu'elle souffre ou angoisse mais qu'« une douleur lancinante [...] joue à cache-cache avec (son) corps » (p. 47). Nous lisons aussi l'histoire des deux négresses brûlées à petit feu (p. 54) et les coups de fouet incessants (p. 57). La seconde rencontre avec Vincent a lieu quatre mois après la première et Lisette doit affronter un corps amputé et labouré par la violence. L'écrivaine exprime le séisme intérieur qui l'envahit avec les mots du corps (p. 67-68).

Lisette est revenue dans l'habitation et c'est un nouveau récit d'un des moyens pris par les femmes pour l'affranchissement : elle a fait de son corps une arme d'affranchissement pour ses enfants (Chapitre 4, p.75)¹¹. Lisette continue la chronique de résistance et de souffrance des esclaves, son éducation, les dangers qui guettent les esclaves d'habitation, les nègres des ateliers, le désespoir partout. Dans le dernier tiers du roman, tout s'accélère : Michaud lui annonce que Vincent est parti. Gracieuse, la cocotte des maîtres, dont Lisette a toujours craint l'ironie et la brusquerie, meurt de trop d'avortements et Lisette découvre sa détermination : « Elle s'est servie de son corps pour éviter les champs

¹¹ Histoire de Louise intéressante à mettre en parallèle avec le récit de Mayotte Capécia qu'analyse F. Fanon. Les contextes historiques ne sont pas les mêmes.

de cannes et les chaudières de sucre bouillant. Elle a choisi son enfer » (p. 102). Ne voulant à aucun prix d'enfant, elle a usé son corps dans les avortements. Sa mort déclenche la fureur de maître Fayot qui interroge avec brutalité les esclaves et Lisette, en particulier : « Mon corps est tout zébré de marques rouges, la rigoise a percé le tissu de ma jupe pour rencontrer sauvagement ma peau. » (p. 103) Mais elle n'a plus aucune raison de se protéger désormais, sans Vincent et en ayant compris la vérité de sa condition : elle décide d'aider Michaud comme intermédiaire entre les esclaves et les marrons. E. Trouillot intercale alors, dans son récit, une référence historico-légendaire, celle de la capture et du supplice de Makandal (p. 107-112). Lisette est désormais une femme lucide : « Ils peuvent nous brûler à petits feux, nous faire flamber comme une torche, nous faire sauter comme une chaudière. Ils en ont le pouvoir. Nous sommes à leur merci et les choses ne changeront pas sans que nous fassions quelque chose. L'idée me tranche l'esprit comme un coup de machette sur le dos de la main. Le sourire ironique de Gracieuse me remplit d'une douce lumière : "enfin, ma petite ! Tu as pris ton temps pour le comprendre" » (p. 121).

Elle est prête à entendre le terrible secret de tante Brigitte : s'attaquer à la naissance même de la vie en tuant les nouveau-nés en leur enfonçant une aiguille dans la fontanelle et en faisant à chaque fois un nœud dans la corde de 70 nœuds dont Lisette a héritée (p. 128). Dénoncée par la nouvelle cocotte, elle n'hésite pas à la tuer et à s'enfuir en marronnage : « sur la grande route, vers l'ouest, j'aspire l'odeur tenace de la vie dans l'écorchure des cailloux et du soleil sur ma peau » (p.136). Elle doit apprendre à sa fille « à chevaucher les barracons et à arriver jusqu'aux étoiles ».

Le roman de Gisèle Pineau, *L'Espérance macadam* (1996) ne fictionnalise pas l'esclavage au sens historique du terme car il se passe dans les temps d'aujourd'hui. Toutefois, elle s'inscrit également dans une lignée de dénonciation de la violence dans les sociétés caribéennes, en lien avec le passé de l'esclavage. Roman de femme, privilégiant les personnages féminins, on ne peut être étonné que l'acte le plus violent contre l'intégrité du corps soit celui du viol. Si, dans *Rosalie l'infâme*, il était une agression parmi d'autres, par sa répétition - Lisette, ses protectrices, tante Brigitte, Gracieuse, Louise et les autres - , il acquiert une valeur profondément symbolique de déshumanisation et de destruction. Le roman de Toni Morrison, *Beloved*, lui donne également une place primordiale, génératrice traumatismes les plus destructeurs de Sethe (Toni Morrison, 1988) Cette consommation du corps des femmes est l'acte de violence extrême et un déni d'humanité.

À celle qui cherche la voie du salut dans le mouvement Rastafari, Gisèle Pineau donne le nom de « SisterBeloved », « la bien-aimée de Dieu, parce qu'elle avait reçu la parole divine » (p. 158) : elle n'échappe pourtant pas à la brutalité sexuelle. Mais c'est surtout Éliette qui est porteuse d'un traumatisme tel qu'un trou noir habite sa vie. Il lui faut pas moins de cinquante ans pour faire remonter à sa conscience ce passé de sauvagerie : « A cause du Cyclone de 1982, tellement mauvais qu'il lui avait fait perdre la parole pendant trois ans pleins, l'avait blessée à la tête et au ventre, l'avait dépossédée de toute foi en elle-même. On l'avait levée dans le sang, sa peau de Négrresse noircie jusqu'aux genoux d'une humeur épaisse, collée par plaques, luisante comme laque. Elle ne savait plus que trembler, sa bouche battant une peur phénoménale. » (p. 124)

SérAPHINE sa mère a tout fait pour qu'elle n'ait pas une vraie mémoire mais une mémoire-paravent qu'elle a cru protectrice. Il faut l'accumulation d'autres violences et ce que subit

sa petite voisine Angela pour que son amnésie s'estompe et qu'elle retrouve le courage de voir le visage de son père à la place de la poutre qui lui a ouvert le ventre. La collusion entre la violence et l'esclavage refait surface quand Renélien bat sa femme Zouzou et s'excuse lui-même : « un Nègre qui a faim est comme un animal : son ventre se souvient du vieux temps d'esclavage, du manque de pain et la rage se lève au mitan de son âme. » (p. 148) Comme SisterBeloved, Rosette a été tentée de rejoindre les Rastas en s'étourdissant de Bob Marley : « Courir. Sauter et renaître, voler vers les demains victorieux que prophétisait le pape Marley.

Elle arrivait dans un endroit... Une savane où les descendants des Nègres d'esclavage pansaient leurs plaies. Leur sang se mêlait aux blessures de la terre. » (p. 166-167) Après que sa fille Angela ait dénoncé les viols répétés de son père et que celui-ci ait été emprisonné, Rosette doit se rendre à l'évidence et tombe dans une culpabilité mortifère. Sa lucidité de la violence historique qu'elle avait pressentie, sans s'en rendre compte, dans les petits textes qu'elle écrivait, s'impose comme une continuité ininterrompue entre hier et aujourd'hui : « Non, rien n'avait changé depuis qu'on avait transbordé les premiers Nègres d'Afrique dans ce pays qui ne savait qu'enfanter des cyclones, cette terre violente où tant de malédiction pesait sur les hommes et femmes de toutes nations. Rien n'avait changé... Le sabre, la corde, les chaînes... Jah ! Et les mêmes démons au-dessus du troupeau soufflant la convoitise, la scélératesse, le crime, l'inceste... Non, Seigneur, rien n'avait changé, et SisterBeloved avait eu raison de gagner la montagne, retirer son corps loin du système de Babylone » (p. 241-242).

Avec Gisèle Pineau et Evelyne Trouillot et leur « aînée » prestigieuse, Toni Morrison, le viol se dit et se décrit dans toute son horreur réaliste en nommant les gestes et les actes sans faux semblant et devient le blason de la violence contre le corps des femmes-esclaves et descendantes d'esclaves qu'il faut dire pour s'en libérer. Les traumatismes ne sont pas abolis par les lois mais par un travail de mémoire et de reprise en mains de son destin : ce sont bien les dénouements pour Lisette, Éliette et Angela.

De l'héritage, côté femmes

Matthieu Renault, que nous citions précédemment, lance un scoop pour mettre en valeur les insuffisances de Fanon, justement sur le sujet qui nous intéresse ici puisqu'il s'agit de l'inspiration non revendiquée de Simone de Beauvoir, la figure tutélaire du féminisme ; en particulier ses deux essais, *Pour une morale de l'ambiguïté* et *Le Deuxième Sexe* et, en conséquence, il veut « élucider ce silence ». Beauvoir et Fanon s'appuient sur « la psychologie de la double conscience » que l'on trouve dans l'œuvre de W.E.B. Du Bois¹² et aussi dans l'œuvre littéraire de Richard Wright qu'ils citent. Son développement sur le terrain philosophique peut permettre d'ajouter une source à l'écriture du premier essai de

¹²W. E. B. Du Bois (1868-1963), sociologue, historien, panafricain africain-américain, soucieux des droits des Noirs et de leur égalité aux Etats-Unis : « Après l'Égyptien et l'Indien, le Grec et le Romain, le Teuton et le Mongol, le Noir est une sorte de septième fils, né avec un voile et doué de double vue dans ce monde américain - un monde qui ne lui concède aucune vraie conscience de soi, mais qui, au contraire, ne le laisse s'appréhender qu'à travers la révélation de l'autre monde. C'est une sensation bizarre, cette conscience dédoublée (double-consciousness), ce sentiment de constamment se regarder par les yeux d'un autre, de mesurer son âme à l'aune d'un monde qui vous considère comme un spectacle, avec un amusement teinté de pitié méprisante. Chacun sent constamment sa nature double - un Américain, un Noir ; deux âmes, deux pensées, deux luttes irréconciliables ; deux idéaux en guerre dans un seul corps noir, que seule sa force inébranlable prévient de la déchirure », citation de son ouvrage de 1903, *Les Âmes du peuple noir*. par Magali Bessone et Mathieu Renault, *W.E.B. Du Bois Double conscience et condition raciale*, Ed. Amsterdam, 2021.

Fanon. D'autres, et en particulier Adam Shatz lui emboîte le pas. On peut se demander toutefois si la dialectique hégélienne du maître et de l'esclave n'a pas pu nourrir la pensée du jeune Fanon par ailleurs ? Et l'attention au corps, patente chez Fanon n'a-t-elle pas une autre référence et réalité comme je viens de le développer, Fanon s'inscrivant fortement dans une tradition des afro-descendant.e.s de la Caraïbe. L'explication d'Adam Shatz est que, par deux fois, Fanon met la femme d'un couple d'écrivains « aux oubliettes » : Sartre/Beauvoir et Césaire/Suzanne, car « il était trop obnubilé par l'aura de son partenaire masculin pour reconnaître l'influence de l'écrivaine. ».¹³ N'y aurait-il pas une autre explication pour Simone de Beauvoir ? Citer quelqu'un demande une certaine connivence et admiration... Je mets en parallèle deux témoignages pour terminer sur une note dansante. Le premier est extrait de *La Force des choses* (1963) mais évoque 1946-1947 et les soirées au Bal de la rue Blomet à la Libération :

Le dimanche soir, on délaissait les amères élégances du scepticisme, on s'exaltait sur la splendide animalité des Noirs de la rue Blomet. [...] Nous étions des exceptions : à cette époque, très peu de Blanches se mêlaient à la foule noire ; moins encore se risquaient sur la piste : face aux souples Africains, aux Antillais frémissants, leur raideur était affligeante ; si elles tentaient de s'en départir, elles se mettaient à ressembler à des hystériques en transe. Je ne donnais pas dans le snobisme des gens du Flore, je n'imaginais pas que je participais au grand mystère érotique de l'Afrique ; mais j'aimais regarder les danseurs ; je buvais du punch ; le bruit, la fumée, les vapeurs de l'alcool, les rythmes violents de l'orchestre m'engourdisaient ; à travers cette brume je voyais passer de beaux visages heureux. *Mon cœur battait un peu plus vite quand explosait le quadrille final : dans le déchaînement des corps en fête, il me semblait toucher ma propre ardeur de vivre.*

Une telle formulation sur les « Noirs » transparait-elle par ailleurs ?¹⁴ Fanon était-il un « Antillais frémissant » ? En regard, cet extrait du témoignage de François Tosquelles sur Fanon à Saint-Alban en 1952-1953 :

Tout d'abord je songe à un repas à l'internat de Saint-Alban. (...) Sans doute, en blaguant un peu, ai-je dit à Fanon que les flics qui l'avaient interpellé violemment à Lyon étaient probablement jaloux de lui comme à l'occasion de ce repas dansant où certains devenaient jaloux de la souplesse extraordinaire qu'il montrait quand il dansait avec les femmes. (François Tosquelles : 167)

Plus intéressant que ces petits coups de griffe entre hommes du type combat de coqs, je préférerai finir sur les noms d'intellectuelles et de romancières des espaces « dominés », soucieuses de luttes des femmes, qui se sont passionnées et se passionnent pour l'œuvre de Fanon et la transmettent dans différents lieux, non pour la répéter mais pour la poursuivre et en potentialiser les apports. Je ne donne pas leurs noms par les dates où je les ai lues mais par ordre chronologique de leurs contributions. Ce sont ces quatorze noms que je veux rappeler en conclusion en lien avec le sujet de cet article. Bien évidemment, ils n'excluent pas, dans mes lectures, des références masculines ni, d'ailleurs, d'autres références féminines !

¹³ En ce qui concerne *Tropiques*, on peut douter qu'il en ait fait la lecture car la découverte de l'importance du travail de Suzanne Césaire, si elle a été mise en valeur par différentes études, l'a été plus visiblement par le travail éditorial de Daniel Maximin en 2009 aux éditions du Seuil.

¹⁴ Une question qui demanderait tout un développement : voir : Marine Rouch (14 août 2021). « Beauvoir et le problème de la blancheur ». *Chère Simone de Beauvoir*. Consulté le 25 octobre 2025 à l'adresse <https://doi.org/10.58079/gws2> - Traduction de l'étude de T Storm Heter, Professeur de philosophie à l'Université d'East Stroudsburg, en Pennsylvanie (États-Unis)

1961, Anna Greki qui, la première, écrit un article sur *Les Damnés de la terre* dans *Jeune Afrique*, en regard de l'hommage de Césaire, au décès de Fanon [13-19 décembre 1961, p. 24-25].

1978, Awa Thiam, *La Parole aux régresses* (préface de Benoîte Groult), Denoël collection « Femmes », Ce livre m'a permis d'aborder de nombreuses questions comme celle de l'excision et son inscription en littérature africaine.

1992, Sophie Bessis, *Femmes du Maghreb L'enjeu*, J-C. Lattès, 278 p. En 2007, *Les Arabes, les femmes, la liberté*, Albin Michel, 180 p. et en 2021, le lumineux *Je vous écris d'une autre rive : lettre à Hannah Arendt*, Tunis, éd. Elyzad, 96 p.

2000, Alice Cherki, *Frantz Fanon Portrait*, au Seuil. On ne peut lire et étudier Fanon sans connaître ce livre. Depuis, j'ai suivi ses nombreuses interventions et articles.

2009, Suzanne Césaire, *Le Grand camouflage - Ecrits de dissidence (1941-1945)*, Le Seuil, 123 p.

2016, Kenza Sefriou pour son étude de la grande familiarité des intellectuels de *Souffles* avec l'œuvre de Fanon. [« Encore un qui a tout dit ! » Le groupe de *Souffles*, lecteurs des *Damnés de la terre* de Frantz Fanon » dans *Politique Africaine*, n° 143, octobre 2016.

2016, *Nouveaux entretiens avec Maryse Condé*(Karthala) qui me permettent de refaire le parcours avec l'écrivaine guadeloupéenne que j'ai toujours lue et qui a été à la fois critique et admirative de Fanon.

2017, Marie-Jeanne Manuellan, *Sous la dictée de Fanon*, L'Amourier éditions. Pour tout ce qu'elle nous apprend sur la manière de travailler de Fanon et sur sa façon d'être.

2018, Toni Morrison, *L'Origine des autres*, (Christian Bourgois éditeur, 91 p.), ses autres essais et ses personnages féminins.

2018, NdèyeFatou Kane, *Vous avez dit féministe ?*, L'Harmattan, 110 p. Arrêts sur : Simone de Beauvoir, Chimamanda Ngozi Adichie, Awa Thiam, Mariama Bâ.

2019, Elaine Mokhtefi, *Alger capitale de la révolution - De Fanon aux BlackPanthers*, La Fabrique éditions, 280 p. Pour la mine d'informations que contient son livre concernant Fanon : Accra et sa fin de vie, sa proximité avec Josie et Olivier.

2019, Françoise Vergès, *Un féminisme décolonial*, La Fabrique éditions, 142 p. Mais aussi *Programme de désordre absolu- Décoloniser le musée*, La Fabrique éditions, 2023, 249 p. (le titre est une expression reprise à Fanon).

2020, Cynthia Fleury, *Ci-Gît l'amer - Guérir du ressentiment*, Gallimard. 2022 folio, 329 p. Pour son chapitre III en particulier, « un monde ouvert à l'homme » avec une étude de Fanon lumineuse et éclairante qui ne cesse de me guider pour lire son œuvre et certaines œuvres littéraires.

- BLANCARD T. (1930). A l'ombre des minarets - Contes algériens - Illustrations de l'auteur, janvier. Leconte.
- CAPECIA M. (1948). Je suis Martiniquaise. Paris,Correa, .
- FANON F. (1959). L'an V de la révolution algérienne. éditions de François Maspero.
- GAUVIN L. (2007). , Ecrire pour qui ? L'écrivain francophone et ses publics, Karthala, .
- JAMES ARNOLD A. (2002). Frantz Fanon, Lafcadio Hearn et "Mayotte Capécia. », Revue De Littérature comparée, N°302, Avril-Juin 2002, , (302), 149-169.
- LOUISE-ALEXANDRINE J.-C. (2001). Sources de l'histoire littéraire antillo-guyanaise : inventaire archivistique et bibliographie en Martinique (Thèse de Doctorat, Antilles-Guyane). <https://theses.fr/2002AGUY0591>
- MORRISON T. (1987). Beloved. Alfred A. Knopf.
- PINEAU G. (1995). L'Espérance-macadam. Paris: Stock, .
- SHATZ A. (2024). , The Rebel's clinic. The Revolutionary lives of Frantz Fanon. La Découverte.
- TOSQUELLES F. (2001). , « Frantz Fanon et la psychothérapie institutionnelle ». Sud/Nord,.
- TROUILLOT E. (2003). Rosalie l'infâme,, éd. Dapper. Paris:Réed, Port-au-Prince.
- VERGES F. (2019). Un féminisme décolonial. La Fabrique éditions.

Christiane CHAULET ACHOUR, née à Alger le 22 mars 1946, a vécu, fait ses études supérieures puis enseigné à l'université d'Alger de 1968 à 1994. Elle a ensuite été aux universités de Caen et de Cergy-Pontoise jusqu'à sa retraite en 2015. Depuis, elle a collaboré à une revue en ligne, *Diacritik* (2016-2023). Aujourd'hui et depuis janvier 2024, elle est une collaboratrice régulière de la revue en ligne *Collateral* où elle publie de nombreux articles.

Ses contributions sur le parcours et l'œuvre de Frantz Fanon ont été publiées dans des collectifs (revues et ouvrages). Elle a, elle-même, coordonné trois collectifs : en 2011, dans la revue *Algérie Littérature/Action*, les N°153-156 (sept-déc. 2011), un numéro spécial : *Frantz Fanon et l'Algérie*, « Mon Fanon à moi » (32 contributions, photos et illustrations picturales). En 2011, *Frantz Fanon, figure du dépassement - Regards croisés sur l'esclavage* (avec 7 contributions), collection Encrage du Centre de Recherche de Cergy-Pontoise ; en 2019, *Frantz Fanon, une pensée monde*, Revue A, Marsa publications, n°5, mai-septembre 2019, 6-96 (une vingtaine de contributions).

En 2013, elle a publié une analyse de *Peau noire masques blancs* dans la collection pédagogique « Entre les lignes - Littératures Sud » chez Honoré Champion, 128 p. En 2019, un ouvrage édité à Alger, *Dans le sillage de Frantz Fanon*, Casbah édition, 148 p.